

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Célébration de la chanson

Jean-Guy Pilon

Volume 8, Number 4 (46), July–August 1966

Pour la chanson

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30067ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pilon, J.-G. (1966). Célébration de la chanson. *Liberté*, 8(4), 82–87.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1966

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

célébration de la chanson

Il faut généralement remonter très loin dans sa mémoire, ses souvenirs d'enfance, ses jeux, pour reconstituer des bribes de la première chanson dont on se souviene.

Depuis quelques jours, j'essaie de me souvenir, mais je ne puis rien affirmer avec certitude; parfois, il me semble que c'est AU CLAIR DE LA LUNE; à d'autres moments ce ne sont que des bouts de mélodies qui me reviennent en tête et qui ne finissent jamais par se rejoindre les uns les autres, s'harmoniser, prendre nom et forme.

J'étais d'une famille où l'on ne chantait pas, ce qui est assez rare dans le milieu rural canadien-français où poussent spontanément toutes sortes de variantes des chansons de folklore. J'ai eu, l'hiver dernier encore, une preuve vivante de l'invention des paysans, à cette fête populaire et joyeuse qu'est le Carnaval des P'tits poissons, à Sainte-Anne de la Pérade.

L'imagination sans contrainte des paysans a su, peu à peu au cours des années, adapter aux circonstances environnantes et au milieu ambiant des chansons de folklore qui en arrivent à former un curieux mélange de texte original, de texte modifié ou ajouté à partir des êtres et des choses qu'on a sous les yeux. Je constatais aussi que tout ce vieux fond de folklore est français, qu'il a passé à travers les années sans en mourir.

Il faut aussi se souvenir que dans le milieu rural, en ce temps-là, (né en 1930, mes premiers souvenirs réels remontent sans doute à 1934 ou 1935), nous ne disposions pas de l'électricité, que les premiers appareils de radio firent leur apparition un peu avant la guerre dans les familles cossues, et que la seule source de chan-

sons (si l'on excepte les "veillées" que je n'ai pas connues), ne pouvait être que le *gramophone*, à condition que la voix et la musique enregistrées sur le disque réussissent à traverser ce mécanisme compliqué et lourd, à condition aussi que des frères et soeurs aînés soient en mesure de s'intéresser à la chanson, à la musique ou aux divertissements qui en découlent.

Je crois avoir été un enfant secret et à peu près rien de tout cela ne parvint jusqu'à moi.

Si, pourtant, un peu... "*...oeil moqueur, bouche en coeur, et le sourire... le sourire vainqueur...*" Cette chanson s'intitulait MIMI, LA PETITE OUVRIERE. Et ça continuait à peu près comme ça, ce n'est peut-être pas dans l'ordre exact, mais je suis sûr de ce souvenir d'un dimanche d'été :

*"C'est une fleur
Une fleur printanière
Et quand elle sourit,
Son minois si joli
Rayonne sur la ville entière
C'est le sourire de Paris".*

Que c'est difficile de reconstituer tout cela; de se rendre compte de la distance et de la grande importance que les choses les plus banales et les plus insignifiantes peuvent avoir. C'était un dimanche d'été... MIMI, LA PETITE OUVRIERE ! Qui a bien pu écrire cette chanson, la chanter ?

Il fait dire que nous n'en entendions pas beaucoup de chansons, ni de musique. Le *gramophone* était un objet mystérieux et sacré auquel il était interdit de toucher, qui demeurait muet toute l'année, excepté les jours de grandes fêtes, qui était caché et recouvert d'une housse dans un coin obscur du salon où nous n'avions jamais l'autorisation de pénétrer.

En 1940, ou en 1941, nous eûmes la bonne fortune de jouir de l'électricité. De la Fée Electricité ! Et, quelque temps plus tard, d'un appareil de radio. Quand, par malheur, une lampe brûlait, il fallait parfois attendre trois ou quatre semaines avant de retrouver le fil de nos histoires. C'était l'époque de ces feuilletons radiophoniques qui illuminaient nos enfances : MADELEINE ET PIERRE, et pour les plus hardis, LE CAPITAINE BRAVO. C'était aussi la guerre qui se déroulait loin de nous; mais il nous en parvenait des

échos dont nous ne saisissons pas toujours le sens. Par la voix de Louis Francoeur qui, ces années-là, analysait la situation internationale. Par la voix aussi de Marcel Ouimet qui est, aujourd'hui, mon grand patron.

Les échos du monde nous atteignaient dans nos terres isolées et dans nos rêves individuels. C'était la campagne du "non" qu'André Laurendeau évoque dans un petit livre passionnant;⁽¹⁾ c'était l'époque des déserteurs, nous en avons hébergé plusieurs.

Les chansons aussi venaient jusqu'à nous. Elles ont des titres bien précis dans mon adolescence, mais je ne suis pas sûr d'en respecter la chronologie.

Au cours de mes deux premières années de collège, (1943-1944-1945), je découvris le folklore et en appris, vaille que vaille, tout le répertoire facile qui était à notre disposition. C'était un refuge, une façon de protester contre la médiocrité de l'entourage. L'été, durant les grandes vacances, je grimpais dans les arbres et je chantais à tue-tête, chaque jour, tout mon répertoire. Cela aurait été, à la limite, admissible, si la nature m'avait gratifié de quelque sens musical. Mais non, hélas ! je n'en avais pas plus alors qu'aujourd'hui. Je croyais corriger cette faiblesse par la puissance de la voix.

Ce fut l'époque de ces grands succès dont mes fils yéyéissants ne prennent même plus la peine de se moquer : MAITRE-PIERRE et aussi DOUCE FRANCE qui réveillait, dans la guimauve, une vieille nostalgie française qui a toujours été nôtre. Qui se souvient encore aujourd'hui de MAITRE - PIERRE, ce meunier qui aimait les filles et dans le moulin duquel ça sentait bon le blé, dans la lumière.

Elles valaient ce qu'elles valaient ces chansons, et si elles passaient moins rapidement que les chansons commerciales d'aujourd'hui, c'est qu'elles étaient moins nombreuses, que l'industrie était moins développée et organisée, qu'elles n'étaient pas fabriquées en séries. Elles suivaient de quelques années ces grandes chansons qui furent des dates : LE CHALAND QUI PASSE, — LE DOUX CABOULOT, — JE CHANTE et quelques autres.

Et LES TROIS CLOCHES donc, qui nous est d'abord venue par la voix d'Edith Piaf et que les Compagnons de la Chanson ont gardée longtemps à leur répertoire.

(1) LA CRISE DE LA CONSCRIPTION, Editions du Jour.

Les principaux interprètes du temps — entre 1945 et 1948 — étaient Edith Piaf, Yves Montand et la joyeuse Tohama qui, de sa voix claire et rieuse, chantait des airs vifs et enlevés qui ne prêtaient pas à conséquence.

La chanson, à ce moment-là, était assez légère, il faut bien le dire. On racontait souvent une histoire, parfois drôle, souvent fleur bleue, sur des rythmes entraînants qui étaient en continuité avec le passé. Anecdote et tradition. Mais le jazz commençait son invasion et il influença immédiatement les compositeurs. Les chansons de Prévert-Kosma ne nous parvinrent qu'un peu plus tard, surtout à la suite des films *LES VISITEURS DU SOIR*, et *LES PORTES DE LA NUIT*.

Et ce fut *LE PETIT BONHEUR*. J'étais étudiant, à Rigaud, et une troupe vint nous présenter cette suite de tableaux entre lesquels Félix Leclerc — qui n'était alors connu que d'un cercle d'amis — chantait de sa voix rauque des chansons qui renouvelaient la chanson et allaient exercer, au Québec, l'influence que l'on sait. Je pense avoir été le seul, parmi mes confrères et mes professeurs qui le ridiculisaient, à aimer et à défendre ce que faisait Félix Leclerc.

Il y avait, dans cette troupe, cet être merveilleux et unique qu'est Guy Mauffette. Il était un des grands noms de la radio, et à l'époque, au cours de ses émissions, il présentait un éventail complet de la chanson française. Il faut se souvenir de quelques-uns des noms : Lys Gauty, Georges Ulmer, Lina Margy, Trenet et Montand bien sûr, les Compagnons de la Chanson, Anny Gould, Rina Ketty, les Soeurs Etienne, Edith Piaf et Tohama, Lily Fayol, Joséphine Baher et combien d'autres.

Un peu plus tard, j'eus le choc de la voix de Juliette Gréco qui, gravement, nous apportait la poésie, qui nous envoûtait. Et ce furent les chansons de Bruant et de MacOrlan qui ne furent connues d'un public assez large qu'au moment où Germaine Montero les enregistra.

Et puis, un bon jour, la distance qui me séparait encore de la chanson s'amenuisa; devenu réalisateur à la radio, j'eus la bonne fortune de préparer plusieurs séries d'émissions sur la chanson. De travailler avec des interprètes de talent qui cherchaient, innovaient et faisaient éclater la poésie sur les ondes : Thérèse Renaud que nous n'entendons malheureusement plus; Pauline Julien qui avait déjà derrière elle des assurances parisiennes mais à qui les gens, ici, faisaient une place très parcimonieuse; Thérèse Laporte

qui apportait à la chanson une grande culture musicale et qui, elle aussi, a chanté les poètes avec application, sincérité, talent et ferveur.

La chanson canadienne — mis à part Félix Leclerc — était à peu près inexistante, à ce moment-là. Jean-Paul Filion, entre autres, s'y essaya avec un certain succès au début mais ne parvint pas à retrouver son équilibre dans la vague rythmique qui allait suivre et qui, en engloutissant des interprètes et des auteurs, allait cependant provoquer de nombreuses naissances de qualité.

C'est au début de l'année 1959 que se situe LA RUE S'ALLUME, une série d'émissions radiophoniques où, avec mes camarades André Belleau et Jacques Godbout, nous cherchions la signification de la ville et de la chanson, un accord révélateur entre ces deux poésies distinctes mais fondamentalement voisines, une harmonie. Et chaque fois que j'entends cette magnifique chanson de Louis Ducreux et André Popp, je retrouve cette grande poésie urbaine faite de nuits, de matins et de brouillards en toutes langues, des amours qui se défont ou se retrouvent enfin, et chaque fois je sens en moi une vibration de la famille de celles que je ressens quand j'arrive dans une des grandes villes de ce monde. Un langage pour initiés seulement. Un enseignement et une joie mêlée d'inquiétude que l'on ne peut transmettre à personne.

J'ai mieux connu, par la suite, les chansons de Pierre MacOrlan et quand c'est Juliette Gréco qui chante JEAN DE LA PROVIDENCE DE DIEU, J'AI DANS LA CAROLINE, JE PEUX VOUS RACONTER ou bien encore LE TOUR DU MONDE, il se passe quelque chose que l'on peut difficilement raconter à d'autres. Comme lorsqu'on parle d'amour. C'est un cérémonial, un rite, une magie : la poésie, par la voix d'une femme, devient une réalité, une tendresse, une sensualité. Ça brille dans le ciel, dans les rues, au fond des bars où des êtres y jouent leur vie. Ces chansons-là me donnent le vertige. Ce sont des chansons-sortilèges; elles sont bonnes et enivrantes comme du vin.

La chanson m'est nécessaire. Elle m'accompagne dans les mouvements de ma vie, dans mes heures de joie ou de cafard. Elle me donne souvent du bonheur, provisoire sans doute et fragile au surplus, mais c'est une coloration, une illusion qu'il me plaît d'avoir. Et du rêve. Elle est, pour moi, la forme populaire de la poésie de notre temps, et il me plaît de m'en nourrir. Plus que cela encore : quand Hélène Martin chante Aragon, Cocteau ou Seghers, quand

Germaine Montero chante Lorca ou Desnos, je n'ai pas l'impression de me retrouver aux bas étages de la poésie contemporaine. Et que Ferré fasse de jolies rengaines avec les beaux poèmes de Verlaine et de Baudelaire tant mieux et tant mieux. La grande et belle poésie sera ainsi pour tous.

Je m'évade dans la chanson pour mieux me retrouver. J'ouvre ma porte à ces fantômes et à ces rêves, à ces soleils et à ces nuits de brume. A tout ce que j'aurais aimé faire et que je ne ferai malheureusement jamais.

Cette célébration de la chanson est indissociable, dans mon esprit, de l'éloge de certains de ses interprètes dont la voix est porteuse de poésie.

Il y a d'abord la très grande Juliette Gréco, sur un piedestal, la première et la plus belle interprète de la chanson de ce siècle. Et puis Germaine Montero. Et tant d'autres que j'aime, Michèle Arnaud, Pia Colombo et Maurice Fanon, Jean Ferrat; Monique Godard qui chante elle-même ses magnifiques chansons trop peu connues; Monique Morelli; et dernièrement, Hélène Martin, une des valeurs les plus sûres de la jeune chanson actuelle, une musicienne et une chanteuse qui fait que les poèmes qu'elle chante deviennent parole.

Et enfin cent autres qu'il faudrait mentionner mais dont on aura facilement deviné les noms.

Oui, la chanson m'est, depuis longtemps, un accompagnement nécessaire, une présence amicale, une habitude de vie à tel point que pour parler raisonnablement de la chanson, j'ai dû parler de moi, rechercher certains moments lumineux ou noirs, me souvenir...

Et dans cette recherche d'un passé qui n'est pas si lointain, dans ce retour vers les souvenirs d'enfance ou d'adolescence, dans cet appel à la mémoire défaillante, je constate que les chansons que j'aime sont généralement chantées par des femmes, et que la majorité des interprètes que j'ai plaisir à écouter sont des femmes.

Peut-être que la chanson s'accorde mieux à leur voix et à leur cœur, peut-être aussi que les *correspondances* dont parlaient Baudelaire s'établissent infailliblement sans que l'on s'en rende bien compte...

JEAN-GUY PILON